

le CALVAIRE d'un INNOCENT

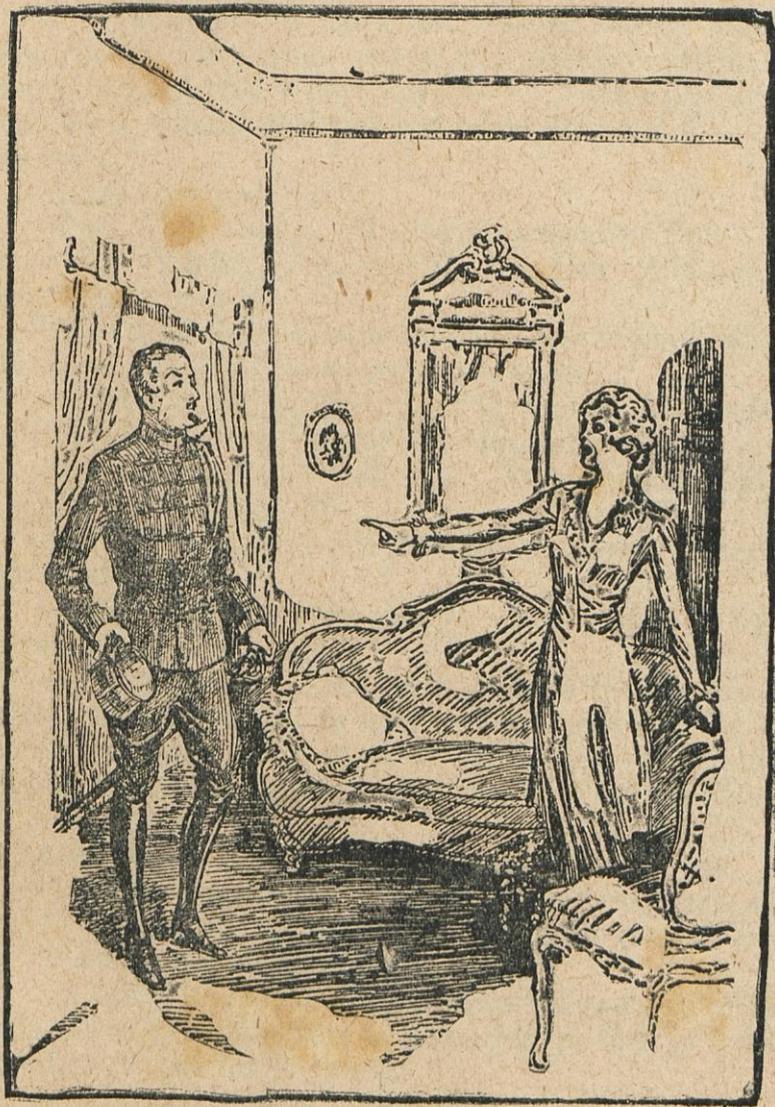


Dreyfus

le déporté innocent à
l'île du Diable le mariage
de sa malheureuse épouse

Bibliothèque de Francoeur
Conseil général de la Guyane

CHAMBRE... MOUCAT



— *Allez vous-en, où j'appelle le domestique.*



— Exactement ce que je dis..... Tu ne voulais quand même pas me faire croire que tu n'as jamais eu d'autres amants que Dreyfus et moi, j'espère ?... Je sais parfaitement que le colonel Henry a également été honoré de tes faveurs.....

— Ce n'est pas vrai !

— Si, c'est vrai..... Plusieurs personnes t'on vue avec lui.... Et puis je t'ai déjà dit que j'en avais assez. Fiche-moi la paix !

L'ex-danseuse le prit de nouveau par l'épaule et se mit encore une fois à le secouer avec fureur.

— Veux-tu me lâcher ! rugit le colonel. Lache-moi ou je te fais jeter dehors par mon domestique...

— Prends garde, Ferdinand!... Tu pourrais avoir à te repentir de ta témérité.....

— Va-t'en Amy..... Tu reviendras quand tu seras plus calme.....

— Non !... Je ne veux plus te revoir... Mais tu t'en repentiras, je te le jure !

— Ne prends donc pas cette attitude de majesté offensée, ça ne te va pas du tout ! railla le colonel. Tu ne me fais pas peur, Amy, et maintenant que je te connais bien, je comprends pourquoi Dreyfus en a bientôt eu assez de toi!...

Amy Nabet serra ses poings en un geste de rage.

— Et moi, de mon côté, je comprends pourquoi Alfred Dreyfus doit expier un crime qui a été commis par toi... C'est toi qui es le traître !

Un éclair de meurtre passa dans les yeux du misérable qui se précipita vers la jeune femme et il la saisit brutalement par les poignets.

— Veux-tu te taire ? hurla-t-il.

— Me taire ?... Ah mais non !... Il est trop tard maintenant !... Je vais aller te dénoncer tout de suite.....

Le général Boisdeffre sera bien étonné d'apprendre que c'est Monsieur le comte Esterhazy qui a vendu aux Allemands les plans secrets de l'Etat-Major !

D'un brusque mouvement, elle parvint à se délivrer de l'étreinte de son amant et elle s'élança au dehors sans que le colonel tente de la retenir.

Il était resté debout, immobile, comme hébété.

Quel mauvais caractère avait cette femme!

Pourtant Esterhazy devait bien reconnaître qu'il l'avait offensée dans son amour propre, dans son orgueil féminin.

Et si Amy Nabot mettait sa menace à exécution?

Elle était au courant du secret et elle aurait pu le perdre en se servant de l'arme qu'il avait mis lui-même entre ses mains.

Si elle allait vraiment au Ministère de la Guerre, si elle le dénonçait réellement, il serait irrémédiablement perdu. On le jetterait en prison à la place de Dreyfus et il serait soumis à un procès infamant, puis condamné à une peine extrêmement sévère, très probablement la peine de mort.

A cette pensée, le misérable ne pouvait s'empêcher de frémir.

Etre fusillé ou finir son existence dans un cachot!

Cette idée était intolérable à l'élégant comte Esterhazy... La vie était trop belle, offrait trop de plaisirs et de joies à ceux qui, comme lui, savent en profiter!

Allait-il être précipité dans l'abîme par la faute de cette femme?

Comme dans un éclair, Esterhazy venait d'avoir la vision précise de ce qui l'attendait : Les yeux bandés, les mains attachées derrière le dos et, devant lui douze soldats, le fusil levé...

Blême d'épouvante, le traître s'élança tout à coup

vers sa chambre, endossa son uniforme en un tour-
main, se coiffa de son képi, saisit son sabre et se préci-
pita comme un bolide hors de l'appartement dans l'es-
poir de réussir à rattrapper Amy Nabot dans la rue et
de l'empêcher à tout prix de le dénoncer.

CHAPITRE XXII

CRUELLES FORMALITES

Lucie était rentrée chez elle serrant instinctivement
contre sa poitrine le sac à main dans lequel elle avait mis
le papier que le général Boisdeffre lui avait donné et qui
allait enfin lui permettre de voir son mari.

Son cœur battait avec une rapidité inaccoutumée.

Demain!... C'était demain qu'elle pourrait voir Al-
fred!

Enfin elle pourrait lui parler, l'embrasser, lui dire
des paroles douces et affectueuses, le consoler un peu!
Demain!... Demain!

La pauvre femme avait l'impression d'entrevoir un
faible rayon de lumière à travers les sinistres ténèbres
dans lesquelles elle s'agitait désespérément depuis le
jour de l'arrestation de son mari.

C'était comme un rayon de soleil en plein ouragan,
une petite lueur d'espoir.

Cette fois, en rentrant dans son appartement, elle
avait le visage illuminé de joie.

Les deux enfants étaient accourus à sa rencontre
tendant vers elle leurs petites mains. Elle les prit tous
les deux dans ses bras et les serra sur son cœur, les em-
brassant et les caressant avec une tendresse infinie.

Et elle pleurait malgré elle, elle pleurait de joie à l'idée qu'elle allait revoir Alfred le lendemain.

Pourquoi pleures tu maman? demanda le petit garçon en voyant les larmes qui coulaient sur le visage de sa mère. Est-ce que papa va plus mal?... Quand nous conduiras tu auprès de lui?

— Bientôt, répondit la malheureuse, mais pas encore tout de suite... Il faut que vous attendiez encore quelques jours et que vous soyez très sages, avez vous compris?

— Est-ce que papa guérira plus vite si nous sommes très sages? demanda la petite Jeanne avec une charmante naïveté.

Lucie ne put s'empêcher de sourire, mais elle s'efforça de prendre un air très sérieux pour affirmer qu'effectivement le papa guérirait beaucoup plus vite si les enfants conservaient une conduite exemplaire.

— Alors il faudra que nous soyons très sages, déclara gravement le petit garçon, parce qu'il n'y a aucun plaisir à jouer aux soldats quand papa n'est pas là...

A ce moment, la servante vint chercher les enfants pour leur donner leur repas du soir. Puis, on les mit au lit.

Peu de temps après qu'ils furent couchés, on sonna à la porte de l'appartement.

C'était Mathieu qui venait rendre visite à sa belle-sœur.

Remarquant que Lucie avait une tout autre mine que les jours précédents, le jeune homme lui demanda s'il était arrivé quelque chose de nouveau.

En souriant, elle lui tendit le papier que lui avait remis le général Boisdeffre et lui dit :

— Regarde... Qu'en penses tu?

Avant de déplier la feuille, Mathieu demanda :

— C'est une lettre d'Alfred?

— Non...

— Alors... Qu'est-ce que c'est?

— C'est une autorisation écrite et signée de la main du général Boisdeffre pour que je puisse aller voir mon mari...

— Ah!... Tu as réussi?... Comment diable as-tu fait?

— Lis d'abord... Je t'expliquerai ensuite...

Mathieu Dreyfus jeta un rapide coup d'œil sur le document, puis il le rendit à sa belle-sœur qui reprit :

— Je suis entrée moi-même et de ma propre autorité dans l'antre du lion et il n'a pas osé me refuser ce que je lui demandais...

Puis la jeune femme se mit à relater en détail le dramatique épisode de sa visite au Ministère de la Guerre.

Tandis qu'elle parlait Mathieu tenait entre les siennes les mains de sa belle-sœur et il la regardait avec tendresse.

— Tu ne peux pas t'imaginer combien je suis heureuse à l'idée de revoir Alfred! conclut-elle. Et puis il pourra peut-être me dire quelque chose qui nous aidera à faire la lumière sur ce terrible mystère... Mais je suis vraiment navrée de ne pas encore être arrivée à découvrir une preuve irréfutable de son innocence...

— Peut être bien que la chose est beaucoup plus simple que nous le croyons et que quelques paroles d'Alfred suffiront à nous donner la clef de l'énigme...

— Je le crois aussi... Alfred doit certainement avoir quelque soupçon qui nous mettra sur la voie du coupable...

— A mon avis, Alfred doit avoir un ennemi puissant au Ministère de la Guerre...

— Un ennemi? répéta la jeune femme avec un sou-

rire d'amertume. Des quantités d'ennemis, veux-tu dire!... Tout le monde l'envie à cause de sa brillante intelligence et de la carrière exceptionnellement rapide qu'il a faite... Il est entouré de jalousie et tu peux être sûr de ce que la plupart de ses collègues se réjouissent de ce qui lui est arrivé...

« Mais j'espère bien que, grâce à nos efforts, nous ne tarderons guère à voir venir le jour où ses ennemis seront démasqués et où la justice triomphera... Oui Mathieu... Ce sera à nous de démontrer l'innocence d'Alfred car il est à craindre que personne d'autre ne voudrait s'en charger... Au contraire, il semble bien que tout le monde s'efforce de fermer les yeux pour ne pas voir la vérité et que l'on veut absolument être convaincu de ce qu'il est coupable...

« Mais comme tu vois, Mathieu, j'ai déjà remporté une première victoire et je compte bien en remporter autant qu'il en faudra pour arriver au triomphe final de notre cause...

— Bravo, Lucie!... Je suis content de te voir animée de si courageuses dispositions... Eh bien, tu diras à Alfred de ma part que toute la famille est fermement convaincue de son innocence absolue et que nous ne négligerons rien pour lui venir en aide...

Sur ce, Mathieu se retira et la jeune femme alla se coucher tout de suite, mais elle ne pût pour ainsi dire pas fermer l'œil de toute cette nuit.

Elle se sentait terriblement nerveuse et agitée de frissons de fièvre. Son esprit ne pouvait se détacher de l'épous adoré avec qui elle allait enfin pouvoir avoir une brève entrevue dans quelques heures.

Mais cette entrevue allait être bien différente de ce à quoi elle s'attendait!

La réalité était bien loin du rêve!

*
**

Le lendemain matin Mathieu, qui lui aussi avait passé une nuit blanche, pensant continuellement à Alfred, se présenta de nouveau chez sa belle-sœur et lui offrit de l'accompagner à la prison.

La pauvre femme avait tout à fait perdu son joyeux optimisme de la veille. L'insomnie l'avait complètement anéantie et elle n'avait presque plus la force de parler.

Mathieu aussi paraissait quelque peu agité parce qu'il comprenait bien que l'avenir de son frère dépendait en grande partie de l'entrevue qui allait avoir lieu.

Ils prirent une voiture pour se rendre à la prison du Cherche-Midi et se firent annoncer au directeur de la prison qui les reçut tout de suite.

Le commandant Forzinetti se montra, comme toujours, très aimable.

Madame Dreyfus lui tendit le papier écrit et signé par le général Boisdeffre et il le lu à deux ou trois reprises, puis il déclara :

— Ceci est parfaitement en règle, sans aucun doute... Mais ce papier ne concerne qu'une seule personne... Madame pourra donc voir son mari et s'entretenir avec lui pendant une demi heure, mais je me trouve obligé de demander à Monsieur Mathieu Dreyfus de bien vouloir attendre ici jusqu'à ce que l'entrevue ait pris fin..

— Comment! s'exclama Mathieu. Voulez-vous dire que je ne peux pas voir mon frère?

— Je regrette infiniment, Monsieur, répondit le commandant avec la plus grande politesse, mais vous devez bien comprendre que je ne puis faire autrement... Je suis soldat et je ne suis donc pas en droit d'interpréter d'une façon plus ou moins fantaisiste les ordres que je reçois de mes supérieurs.

Mathieu hocha la tête et sourit avec amertume.

— Encore une mauvaise surprise! murmura-t-il.

Lucie lui serra fortement la main, cherchant à le consoler.

— Ne t'inquiète pas, Mathieu, lui dit elle. Nous devons nous estimer heureux de ce que l'un de nous au moins puisse parler à Alfred...

— Il faut que je vous dise une chose, Madame, fit encore le commandant Forzinetti en s'adressant à Lucie. Le général Boisdeffre vient de me téléphoner pour me dire que je ne dois pas vous permettre de parler à votre mari des raisons qui ont motivé son arrestation...

La malheureuse femme fixa sur l'officier un regard hébété comme si elle n'avait pas été capable de saisir le sens de ce qu'il venait de lui dire.

Un long silence s'en suivit.

Puis Lucie Dreyfus s'appuya tout à coup à la table à écrire du commandant, comme si elle avait craint de perdre soudainement connaissance. S'efforçant de dominer le désespoir qui assaillait son âme, elle balbutia :

— Mais... Monsieur le commandant, si je suis venue ici... si j'ai tant tenu à voir mon mari, c'est précisément pour lui dire tout ce que j'avais sur le cœur... pour écouter ses conseils, pour étudier avec lui les meilleurs moyens de démontrer son innocence...

Forzinetti leva les bras en un geste d'impuissance :

— Que voulez-vous, Madame? s'exclama-t-il. Je ne puis quand même pas faire autrement que de me conformer aux ordres de l'Etat-Major!

— Toujours de nouvelles surprises!... Toujours de nouvelles infâmies!... grondait-il. Quand est-ce que tout cela va finir?

Lucie serrait les lèvres pour ne pas laisser échapper des paroles imprudentes et elle fremissait de la tête



aux pieds.

— Je vous prie de m'excuser, mais je ne puis faire autrement que de me conformer à la consigne, reprit le commandant Forzinetti avec un air très ennuyé, comme pour se laver les mains de tout cela.

Mais l'épouse d'Alfred Dreyfus laissa échapper un gémissement douloureux.

— Devrais-je donc me taire? fit-elle. Ne laisser échapper aucune plainte, aucune parole de blâme ni de reproche en présence d'une aussi monstrueuse injustice?... Non!... Non! Cela n'est pas possible!... On ne peut exiger de moi une chose aussi contraire à la nature humaine...

— Madame, je ne puis que vous répéter que je dois me conformer aux ordres que je reçois de l'Etat-Major... Autrement...

— Autrement? répéta Lucie :

— Autrement vous ne pourriez certainement plus revoir votre mari du tout, ce qui ne serait certainement pas en accord avec vos désirs ni avec son intérêt, n'est-ce pas?

— Evidemment, non!... Je reconnais que vous avez raison, Monsieur le commandant et je ne puis faire autrement que d'obéir... Je ne puis renoncer à voir mon mari...

Forzinetti appuya sur le bouton de la sonnette électrique pour appeler le soldat de planton qui apparut l'instant d'après.

— Conduisez Madame Dreyfus au parloir, ordonna-t-il. Et puis vous irez chercher de détenu... Vous resterez dans le parloir pendant toute la durée de l'entrevue et vous vous conformerez strictement aux ordres que vous avez déjà reçus...

— Bien, mon commandant, répondit l'homme en saluant avec respect.

Lucie dût porter une main à ses lèvres pour réprimer le cri de révolte qui lui montait à la gorge.

Tout ce qu'elle venait d'entendre n'était-il pas atroce, barbare au plus haut degré?

Il fallait qu'elle revoie son mari, un officier d'Etat-Major, en présence d'un simple soldat de deuxième classe qui était chargé de surveiller leur entretien!... Pouvait-on imaginer une humiliation plus cruelle, plus inutile, plus stupide que celle-là?... Cet homme, cet étranger qui n'y entendait sans doute pas malice, avait été chargé d'écouter ce qu'ils allaient dire et d'espionner scrupuleusement toutes les manifestations de leur tendresse!

La joie de la malheureuse avait fait place à un sentiment de dépression voisin du découragement le plus complet.

Elle aurait voulu exprimer son indignation contre cette cruauté, mais le regard plein de pitié et de résignation du commandant Forzinetti la désarma.

Cet homme n'était évidemment pour rien dans toutes ces vexations qu'on lui faisait subir... Les ordres infâmes, cruels, inhumains et iniques d'où tout cela décollait venaient, de toute évidence de beaucoup plus haut lieu...

Elle baissa donc la tête et fit de son mieux pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

Puis elle se décida à suivre le soldat qui devait l'accompagner au parloir où elle allait rencontrer son mari.

CHAPITRE XXIII.

A LA MERCI D'UNE FEMME.

Le colonel Esterhazy était sorti de chez lui dans un tel état de surexcitation qu'il dut, en quelque sorte achever sa toilette dans la rue, car il lui restait encore à boutonner son dolman et à boucler son ceinturon quand il atteignit le trottoir.

Il se trouvait vraiment dans un état d'excitation extraordinaire... Personne n'aurait pu croire que le noble comte Esterhazy, que l'on avait coutume de voir toujours tiré à quatre épingles, quelques soient les circonstances, pourrait un jour se montrer en public dans une tenue aussi négligée, avec un képi posé de travers et un dolman qui n'était qu'à demi boutonné.

Mais, à ce moment là, le colonel Esterhazy était bien loin de penser à de futiles détails d'habillement... Il n'était préoccupé que d'Amy Nabot et du désir de la rattrapper avant qu'il ne soit trop tard!

Mais de quel côté était elle allée, cette diablesse ?

De toute façon, elle ne pouvait pas encore être bien loin ; parce qu'elle n'était guère sortie de la maison que trois ou quatre minutes avant lui ;

— Aurait-elle pris une voiture pour se rendre au Ministère de la Guerre ? se demanda le traître ?.... Ce n'est certes pas impossible... En tout cas, elle m'en paraît bien capable... Je crois que le mieux serait que je m'embarque moi-même dans un fiacre pourvu d'un cheval vigoureux et que j'aille là-bas aussi. Si ça ne me fait rien gagner, ça

ne me fera, en tout cas, rien perdre..

A ce moment, il y avait une quantité de voitures dans la rue.

Esterhazy eut la chance d'en trouver assez rapidement une dont le cocher n'avait pas l'air trop abruti et le cheval paraissait de bonne humeur.

Sans hésiter, il sauta dedans et cria sur un ton impérieux :

— Rue Saint-Dominique !.... Au Ministère de la Guerre !... Et dépêchez-vous, hein ?... Vingt sous de pourboire si vous arrivez à temps !

Galvanisé par cette générosité extravagante pour l'époque, l'automédon eut un sursaut d'enthousiasme professionnel et, faisant claquer son fouet, il fit clairement comprendre à son cheval qu'il y avait un client sérieux à conduire et que ce n'était pas le moment de s'amuser en route.

Cinq minutes plus tard le fiacre, après un impressionnant virage autour du square de Sainte-Clotilde, tournait comme météor le coin de la rue Saint-Dominique et, avec une précision de haute école, venait s'arrêter très exactement en face de la porte du ministère.

Esterhazy sauta prestement sur le trottoir, jeta deux francs cinquante au cocher qui se confondit en remerciements obséquieux et s'engouffra sous la voûte.

Le concierge, qui le connaissait bien, le salua avec le plus grand respect et s'écarta pour le laisser passer. Mais le colonel s'avança tout droit vers lui et se mit à le questionner pour tâcher de savoir si Amy Nabot était déjà venue.

— Non, mon colonel, répondit le portier. Aucune dame n'est venue ici ce matin...

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument certain, mon colonel, car je n'ai pas

bougé d'ici depuis l'ouverture des portes...

Le misérable laissa échapper un soupir de soulagement, remercia brièvement le concierge et, sautant dans un autre fiacre, il se fit conduire à la maison où demeurait Amy Nabot.

Il y arriva quelques minutes plus tard et comme il avait la clef de l'appartement, il n'eut pas à se donner la peine de sonner.

Il trouva la jeune femme dans son cabinet de toilette, en train de choisir une robe parmi celles qui se trouvaient étalées devant elle.

Quand elle entendit la porte s'ouvrir, Amy se détourna brusquement et, en voyant Esterhazy, elle eut un mouvement de surprise.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? s'exclama-t-elle. Que viens-tu faire ici ?

Le colonel avait l'air aussi confus qu'un tout jeune collégien qui comparait devant le proviseur de son collège et il fixait sur la jeune femme un regard rempli d'inquiétude.

— Il faut que je te parle, fit-il d'une voix rauque.

Amy Nabot secoua la tête et répondit avec énergie : Cela me paraît bien inutile, mon cher !... Je ne vois pas du tout ce que nous pourrions encore avoir à nous dire !

Esterhazy eut comme un moment d'hésitation, puis après s'être débarrassé de son képi et de son sabre qu'il jeta sur une chaise, il saisit tout-à-coup les deux mains de la jeune femme et s'exclama sur un ton suppliant :

— Amy !... Tâche d'être un peu raisonnable, je t'en prie. Mais elle le repoussa avec un air dédaigneux.

— C'est précisément parce que je tiens à demeurer quelque peu raisonnable que je veux en finir avec cette honteuse intrigue que nous avons tramé ensemble ! dé-

clara-t-elle froidement.

— Amy... Il n'est pas possible que tu dise cela sérieusement, n'est-ce pas ?... Tu ne peux pas être égarée pour vouloir ma ruine et aussi la tienne !

— La mienne ?... Bien sûr que non !... L'unique responsable, dans cette lamentable affaire, c'est toi !... Contre moi, il serait impossible de produire aucune preuve...

— Est-ce que tu n'as donc même pas un peu de compassion ?

A ces mots Amy Nabot éclata de rire. De la compassion ? fit-elle avec un air de sarcasme méprisant. Et toi ? Est-ce que tu as eu de la compassion pour Dreyfus ?.... Est-ce que tu as seulement eu de la compassion pour moi que tu as rendue ridicule dans tout Paris ?

— Tu te trompes, ma chérie... Je ne t'ai jamais fait aucun tort....

Amy Nabot lança à l'officier un regard ironique et malveillant.

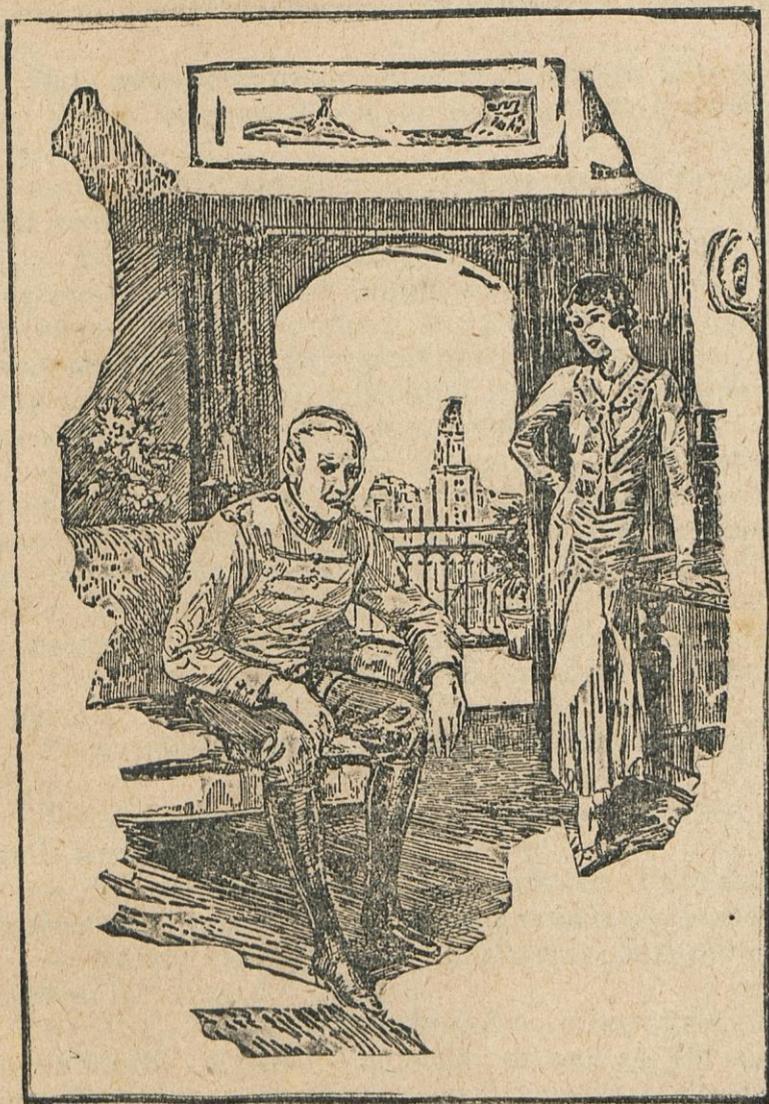
— Vous êtes tous les mêmes, vous autres hommes ! dit-elle. Quand votre infidélité vient à être découverte, vous ne savez pas faire autre chose que de vous proclamer innocents....

— Je le suis effectivement, et cela à tous les points de vue....

Délicieuse plaisanterie !.... Mais que voudrais-tu dire ?

Estershazy, qui voulait à tout prix sauver la situation eut l'audace de s'écrier d'une voix vibrante :

— Oui, Amy... Certainement !... Les accusations que tu m'a lancées à la face ne correspondent en aucune façon à la vérité... Il est parfaitement exact que la belle Mexicaine fait tout son possible pour attirer mon attention, mais je ne me suis pas laissé séduire, malgré ses charmes incontestables, parce je t'aime et que quelles que soient



— *J'avais toujours été un honnête homme.*

l'heure et les circonstances, c'est toujours à toi que je pense.....

Mais cette belle tirade ne parut nullement faire sur Amy Nabot l'effet que le colonel Esterhazy aurait voulu en tirer.

Après l'avoir considéré un instant avec un air narquois, elle lui lança sur un ton de cruelle raillerie :

— Comme tu es ingénu, mon petit !... Est-ce que tu te figures donc que je suis stupide au point de ne pas être capable de comprendre que tu me parles de cette façon maintenant parce que tu as peur que je te trahisse ?... On dirait presque que tu as déjà oublié la façon dont tu m'as accueillie ce matin quand je suis venue chez toi.....

— Mais sacrebleu, Amy ! Est-ce qu'il est donc absolument nécessaire que tu prenne tout au tragique ?.... Ce matin, nous étions de mauvaise humeur tous les deux, nous étions surexcités et la colère nous a poussés à prononcer des paroles que nous n'aurions certainement jamais songé à prononcer si nous avions été de sang-froid...

Allons, ma petite Amy... Sois gentille !... Faisons la paix.....

Et le colonel appuya ces paroles d'une œillade suppliant.

Mais la jeune femme ne se départit point de son attitude hostile.

— Non, répondit-elle sur un ton glacial. Tu m'as offensée d'une façon que je ne pourrais jamais pardonner...

— Ne parle pas ainsi, Amy !... Tu sais pourtant bien combien je t'aime...

— Non... Je ne peux plus le croire... répondit-elle sur un ton acerbe. A partir d'aujourd'hui, tout est fini entre nous. Ces jours-ci, pendant que tu t'amusais avec la belle Mexicaine, j'ai eu tout le temps de réfléchir et ma décision est irrévocable.....

Esterhazy laissa échapper un profond soupir.

— Quand les femmes se mettent à raisonner, dit-il, elles n'arrivent jamais à rien de bon...

— Tu te trompes... La décision que j'ai prise a au moins cela de bon qu'elle mettra ma conscience en paix... Il n'est pas juste qu'Alfred Dreyfus doit souffrir par ta faute... Il faut qu'il soit remis en liberté sans tarder...

— Tu es ridicule, Amy !... Tu as commencé par faire tout ce qui était en ton pouvoir pour ruiner cet homme et pour le perdre, et maintenant, tu voudrais jouer le rôle de son ange gardien !... Vraiment, cela ne tient pas debout ! Mais je ne peux pas croire que tu parles sérieusement quand tu dis cela.....

— Si je parle très sérieusement au contraire... Tu es le vrai coupable et tu ne mérites aucune pitié.....

— De sorte que tu es réellement décidée à me dénoncer au Ministère de la Guerre ?

— Certainement... Ne l'aurais-tu pas encore compris ?

— Et tu n'as pas pensé que personne n'ignore nos relations intimes ?..... Tes accusations ne pourront être considérées autrement que comme la vengeance d'une femme jalouse et vindicative.....

Ces mots parurent faire une certaine impression sur Amy Nabet qui baissa la tête et se mit à réfléchir.

Elle n'avait pas encore pensé à ce détail que le colonel venait de lui faire remarquer fort à propos et elle commençait déjà de se repentir de la sottise qu'elle avait commise le jour précédent quand, parlant à d'autres officiers qui connaissaient son amant, elle leur avait déclaré qu'elle était sur le point de se venger de lui d'une façon exemplaire.

Et puis, autre chose... Si au ministère, on avait refusé de l'écouter, d'ajouter foi à ses paroles ?

Cela n'aurait rien eu d'impossible, parce que le comte Esterhazy était très bien vu de ses supérieurs et jouissait de puissantes protections, non seulement au Ministère de la Guerre, mais dans toutes les plus hautes sphères du gouvernement.

Le colonel, qui la regardaient attentivement avait deviné à peu près exactement ce qu'elle pensait et il lui dit tout-à-coup :

— Alors, tu reconnais que j'ai raison, n'est-ce pas.....

— Non ! répondit-elle en se redressant avec un air furieux. Je ne reconnais rien du tout ! Et je saurai appuyer mes dires par des preuves indiscutables !...

— Des preuves ?... Quelles preuves ?

— Ça c'est mon affaire !

— Ce n'est pas vrai..... Tu ne fais que mentir, aujourd'hui.....

— Tu crois ?... Aurais-tu donc oublié toutes les imprudences que tu as commise le jour où Dreyfus a été arrêté ?

— Je ne crois pas avoir commis aucune espèce d'imprudence Amy... Tu veux m'effrayer, voilà tout ! Mais ça ne prend pas... Je ne suis pas un enfant à qui on peut faire peur avec des histoires de croquemitaine.....

Amy Nabot se mit de nouveau à rire.

— C'est toi-même qui m'a tout raconté, répliqua-t-elle et tu t'es amplement vanté de tes exploits !... Tu m'as révélé tous les détails de l'affaire et il est un peu tard maintenant pour te rétracter !

« Tu es en mon pouvoir autant qu'il est possible de l'être et quelques paroles de moi suffiraient à te faire envoyer là où est Dreyfus... Après que tu m'as mis au courant de tes secrets, j'ai fait une petite enquête pour mon propre compte et il ne m'a pas été bien difficile d'obtenir des preuves irréfutables de ta culpabilité !... Mme Bas-

tian, notre espionne de l'ambassade d'Allemagne, m'a fait des confidences extrêmement intéressantes au sujet de toi... Elle m'a donné des détails tout-à-fait remarquables.....

Esterhazy était devenu livide.

Il comprenait maintenant qu'il aurait été tout-à-fait inutile de chercher à jouer au plus rusé avec cette femme qui le tenait de tous les côtés. Il se sentait vaincu et ne voyait plus aucun moyen de se défendre avec la moindre chance de succès.

Amy Nabet le considéra un moment avec un regard où fulguraient des éclairs de haine indicible. Puis elle reprit :

— Si mes affirmations ne suffisent pas, j'invoquerai le témoignage de Mme Bastian qui t'a vu entrer à plusieurs reprises dans le bureau de Schwarzkoppen.....

Esterhazy voulut faire encore une tentative désespérée.

— Il arrive assez souvent que des officiers français entrent à l'ambassade Allemande, fit-il, — mais cela n'est pas une raison pour les considérer comme des traîtres !

La jeune femme eut un éclat de rire sarcastique.

Et, implacable, elle répliqua :

Mme Bastian est en mesure d'affirmer que tu as offert à Schwarzkoppen des documents secrets provenant de l'Etat-Major français.....

Comment cette personne peut-elle être en mesure d'affirmer une chose semblable ? balbutia le traître en levant vers sa maîtresse un regard de bête traquée.

— Elle était aux écoutes durant ton dernier colloque avec l'attaché militaire et elle n'en a pas perdu un mot, répondit-elle impitoyablement.

Esterhazy se prit la tête entre les mains et il ne put s'empêcher de se dire avec un sentiment de folle terreur :

— Il n'y a pas à dire, je suis à la merci de cette maudite créature !... Je suis perdu !

Durant de longues minutes, le misérable demeura immobile et silencieux, comme anéanti de désespoir.

Puis, tout-à-coup, il se leva et s'exclama sur un ton de lamentable détresse :

— Amy !... Au nom de notre amour....

Mais elle l'interrompit par un ricanement d'une cinglante ironie.

— Comment peux-tu me parler de notre amour ? s'écria-t-elle, — puisque tu aimes la Mexicaine ?

— Aie pitié de moi Amy !... Sois généreuse ! Pardonne-moi un moment de folie dont je me repens déjà amèrement.... Je ne peux même pas comprendre comment cela est arrivé.... Mais tu dois reconnaître que toi aussi, tu m'as trompé.... Ces temps derniers, tu as été vue à plusieurs reprises avec le colonel Henry.... Mais je te supplie de ne pas me trahir, Amy !... Je ferai tout ce que tu voudras....

Une lueur étrange, une sorte d'éclair de triomphe s'alluma dans les yeux de la jeune femme. Une autre pensée lui était venue à l'esprit.

— Vraiment ? fit-elle. Tu es réellement disposé à faire tout ce que je voudrais ?... N'importe quoi ?

— Oui... N'importe quoi, pourvu que tu ne me trahisse pas....

— Eh bien, voilà ce que je désire : Arrange-toi pour que je puisse trouver cette nuit, la voie libre pour entrer dans la cellule d'Alfred Dreyfus....

Esterhazy sursauta et il fixa sur sa maîtresse un regard stupéfait, comme s'il n'avait pu en croire ses oreilles

— Quoi ? fit-il. Que dis-tu ?... Tu veux entrer dans la cellule d'Alfred Dreyfus ?

— Parfaitement... Et il faut que je trouve les portes

ouvertes sans rencontrer personne.....

— Mais pourquoi, Amy ? Que veux-tu donc faire ?

— Ne me demande rien... Fais ce que je te dis et ne t'occupe pas d'autre chose.....

— C'est impossible.....

— Non, ce n'est pas impossible, et c'est le seul moyen qui reste encore à ta disposition pour te sauver.

— Bien... Je ferai de mon mieux pour te contenter, mais je trouve que ta prétention est exagérée, Amy.....

— Ça ne fait rien... Il faudra aussi que tu me procure un manteau et un képi d'officier.....

Esterhazy la regarda avec un étonnement encore accentué.

— Tu voudrais donc faire évader Dreyfus ? s'exclama-t-il.

— Je t'ai dit qu'il ne faut rien me demander.

— Oui... mais pense que Dreyfus est surveillé avec la plus extrême rigueur.....

— Cela ne me préoccupe en aucune façon...

— Mais... Comment vais-je faire pour que tu puisse entrer dans la prison ?

— Ça, c'est ton affaire !... N'oublie pas que c'est ta vie qui est en jeu, ou tout au moins, ta liberté.....

— Mais, les gardiens... les soldats... les sentinelles ?

— On peut les corrompre avec de l'argent.....

Le colonel ne savait plus à quels arguments recourir pour persuader sa maîtresse de renoncer à son extravagant projet. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres, comme un lâche qu'il était.

— Et si ça réussit ? murmura-t-il enfin en se passant une main sur le front.

— Il sera temps d'en parler après... Tu dois t'en remettre à moi, répondit la jeune femme sur un ton glacial.

Esterhazy se mit à marcher de long en large à tra-

vers la pièce, absorbé dans l'angoissante recherche d'un moyen quelconque pour arriver à satisfaire cette terrible femme.

— C'est impossible !... tout-à-fait impossible ! s'exclama-t-il tout-à-coup, en désespoir de cause.

— Alors tu refuse ?

— Ce n'est pas que je refuse, ma chérie ?... Seulement, ce que tu me demandes dépasse les limites des choses faisables.....

— Très bien..... Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à aller au ministère pour te dénoncer.....

Presque défaillant, le traître se laissa tomber sur une chaise et se cacha le visage dans ses mains en un geste de désespoir infini.

Maintenant qu'il croyait avoir conjuré tout péril en payant Haim Manasse au moyen d'une nouvelle infâmie, voila qu'une autre tuile, encore bien plus terrible lui tombait tout-à-coup sur la tête !

Il lança encore un coup d'œil furtif vers la jeune femme, mais il vit bien à l'expression de son visage qu'il n'avait aucune pitié à attendre d'elle.

En effet, elle fixait sur lui un regard chargé d'une expression de dureté implacable qui devait refléter exactement son état d'âme.

Non !... Il ne pouvait se faire aucune illusion.....

— Est-ce que tu n'es pas encore décidé ? s'exclama soudain Amy d'une voix coupante comme une lame de rasoir.

Le lâche laissa échapper un soupir.

— Et si je parviens à corrompre les gardiens ?..... A te procurer les clefs ?

Amy Nabot sourit avec un air supérieur.

— Ne te préoccupe pas d'autre chose répondit-elle, — je me charge de tout le reste. Donc, tu feras ce que je

t'ai demandé ?

— Oui ! répondit le traître, d'une voix faible comme un souffle, en laissant retomber sa tête sur sa poitrine, comme si la hache d'un invisible bourreau avait été sur le point de s'abattre sur sa nuque.

Amy Nabot continuait de sourire avec un air triomphant... Son plus ardent désir n'était-il pas sur le point d'être satisfait ?

N'avait-elle pas maintenant une chance de reconquérir le bonheur qu'elle avait perdu quelques années auparavant ?

Pourquoi pas ?

— Ça doit réussir ! se disait-elle. Et tant pis pour Esterhazy !... Il ne mérite vraiment aucune aucune pitié...

—:o-o:—

CHAPITRE XXIV.

UN MOMENT DRAMATIQUE.

Lucie Dreyfus venait d'être introduite dans le parloir de la prison et son regard s'était immédiatement posé sur la grille qui séparait en deux compartiments la vaste pièce aux murs crépis à la chaux, éclairée d'une seule petite fenêtre grillagée.

En proie à une émotion indicible, la malheureuse se laissa tomber sur le banc qui était placé devant la grille.

Le soldat qui l'avait accompagnée l'observait avec une certaine curiosité.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le bruit d'une clef qui grinçait dans une serrure arracha tout-à-coup l'infortunée à ses tristes méditations.

La porte s'ouvrit.

— Alfred !... Mon Alfred !

— Lucie !... Ma chère Lucie !

La jeune femme s'était levée d'un bond.

Elle s'approcha de la grille derrière laquelle son mari venait d'apparaître et s'y agrippa convulsivement. Puis entre les barreaux, elle tendit ses deux mains vers le malheureux.

Alfred porta à ses lèvres les mains de son épouse et tous deux restèrent un long moment dans cette position, immobiles et silencieux.

Madame Dreyfus regardait son époux avec une véritable stupéfaction.

Était-ce bien réellement son Alfred qu'elle avait toujours vu si maître de lui, si calme et de si bonne humeur ?

Quel effroyable changement s'était opéré en lui en si peu de temps !

Il paraissait vieilli de plusieurs années ? Ses yeux, naguère encore si pleins de vie et d'un juvénile éclat étaient à présent ternes et sans expression. Son regard était vague et incertain, son visage amaigri, au teint terne, était sillonné de rides profondes.

Lucie, mon amour ! murmura enfin le prisonnier en couvrant les mains de son épouse de baisers passionnés.

— Alfred !... Mon cher Alfred !....

— Comment vont les enfants ?

— Ils vont bien, Alfred... Ils ne savent rien... Ils ne cessent de demander quand tu vas revenir... Ils t'attendent avec impatience !

Dreyfus laissa échapper un soupir. Puis il lâcha un instant les mains de Lucie et saisit les barreaux de la

grille qu'il se mit à secouer avec fureur.

— Lucie !... Lucie !... Je n'en peux plus ! S'écria-t-il. Je veux abattre cette maudite grille !... Je veux ma liberté !... Je veux retourner à la maison et revoir mes enfants !... Je suis innocent, Lucie !... Je te jure que je suis innocent.

— Je le sais bien Alfred ! répondit l'infortunée en s'efforçant de retenir ses larmes. Mais calme-toi, il faut...

Le détenu se mit de nouveau à secouer frénétiquement les barreaux en criant d'une voix rauque :

— Ah !.. Je ne peux plus résister à ce supplice !... Je ne peux plus supporter ces atroces tourments !

— Calme-toi, Alfred.... tes tourments vont bientôt prendre fin.... Mais pour le moment, il est indispensable que tu prenne patience et que tu aie du courage... Tu peux être sûr que je pense toujours à toi ainsi que ton frère et toute la famille....

Alfred Dreyfus fit un effort pour se dominer et il embrassa de nouveau les petites mains de Lucie.

Ah !... Comme il aurait voulu la serrer entre ses bras, l'embrasser et la caresser !... Mais il fallait bien qu'il se contente de lui serrer les mains entre les barreaux de cette odieuse grille !

— Ma Lucie adorée ! gémit-il avec un accent de navrante détresse.

— Tu dois garder la tête haute Alfred... Je suis à toi dans la vie et dans la mort... toute à toi....

— Merci, ma petite Lucie... Merci pour ces bonnes paroles ! Ta visite me donnera le courage de lutter jusqu'à la victoire.... Je ne veux pas mourir, non, puisque tu m'attends à la maison et parce que nos enfants auront encore besoin de leur père....

Et le visage du malheureux reprit soudain une expression de grande fermeté....

Sa voix aussi avait changé.

— Nous vaincrons, Lucie !... S'il existe encore une justice sous le ciel, nous vaincrons !

— Oui, Alfred, la justice existe et il faut avoir foi en elle.....

— Ecoute, Lucie... Il faudrait que tu aille tout de suite au Ministère de la Guerre et que tu insiste de toutes tes forces pour que mon procès ait lieu le plus tôt possible. Ne perds pas de temps ma chérie... De cette façon on finira bien par s'apercevoir de la stupide erreur que l'on a faite en m'accusant de ce crime.....

La jeune femme allait répondre quelque chose quand le soldat de planton s'exclama d'une voix rude :

— L'entrevue est terminée... Vous ne vous êtes pas conformés aux conditions stipulées.....

— Il y a peine cinq minutes que nous parlons ! s'écria Alfred avec colère.

Mais son épouse lui adressa un coup d'œil suppliant et lui dit :

— A quoi bon te rebeller, Alfred... Pour le moment, ce sont eux qui sont les plus forts... Mais le moment viendra aussi pour nous et nous saurons bien nous faire rendre justice !

Encore une fois, le détenu baisa les mains de sa femme, puis les deux époux se regardèrent un instant dans les yeux, s'efforçant de sourire. Mais leurs lèvres ne parvinrent qu'à se contracter en une douloureuse grimace qui trahissait l'effroyable angoisse à laquelle leur âme était en proie.

— Assez ! s'écria le soldat de planton en faisant signe à Lucie de s'écarter de la grille.

Et, au même instant, deux autres soldats, qui venaient d'apparaître de l'autre côté, entraînent de vive force le malheureux prisonnier.

— Adieu, Lucie !... embrasse les petits pour moi !

— Au revoir, Alfred !... Bon courage !

La voix de Lucie s'éteignit dans un sanglot tandis que le détenu disparaissait, brutalement emmené par les soldats.

La porte se referma.

L'infortunée baissa la tête et appuya son front sur sa main, donnant libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.



Le soldat s'approcha de la jeune femme et lui toucha légèrement le bras en disant :

— Vous ne pouvez pas rester ici, Madame... Il faut vous en aller....

La pauvre femme le regarda avec un air éperdu et murmura :

— Oui... oui... Je m'en vais.... (

Mais elle fit quelques pas vers la sortie en gémissant :

— Dieu sait quand je vais le revoir, maintenant !

Elle sortit rapidement de la sinistre pièce et s'éloigna presque en courant, anxieuse de retourner auprès de ses enfants qui, à présent, étaient sa seule consolation.

CHAPITRE XXV.

UNE DIFFICILE ENTREPRISE.

A demi étendue sur un canapé, Amy Nabot attendait, regardant de temps à autre la pendule qui était sur la cheminée.

Il n'était plus bien loin de onze heures, heure à laquelle le colonel Esterhazy avait promis de revenir.

Mais viendrait-il ?

Et surtout, aurait-il réussi à accomplir la tâche des plus malaisées qu'elle lui avait imposée ?

— C'est curieux ! murmura-t-elle à mi-voix. Je ne parviens pas à analyser mes propres sentiments à l'égard d'Alfred Dreyfus..... Je croyais bien le haïr et pourtant, mon plus grand désir, à présent, est de réussir à le délivrer !... Peut-être, après tout, que je l'aime encore ?

Oui... En réalité, elle l'aimait encore et si elle l'avait ourdi cette infâme intrigue, c'était surtout pour éloigner Alfred de celle qui avait eu le bonheur de devenir sa légitime épouse.

Et maintenant, quelles étaient ses intentions ?

Elle voulait le faire évader de sa prison et fuir avec lui dans quelques pays lointain où on ne pourrait pas l'arrêter de nouveau..... De cette façon Alfred aurait de nouveau été à elle comme autrefois.

Alfred !

Amy Nabot prononçait ce nom avec une espèce d'extase, tandis qu'un sourire de passion et de désir ardent se dessinait sur ses lèvres

Ah !... Pouvoir être encore auprès de lui, comme avant son mariage avec cette maudite Lucie !

Enfin, la pendule sonna onze heures. Le dernier coup avait à peine retenti que la porte s'ouvrit et le colonel Esterhazy apparut, s'avancant vers sa maîtresse et lui tendant la main.

— Eh bien ? s'enquit-elle, — est-ce que c'est arrangé notre affaire ?

— Oui, ma chérie... Tout est prêt.....

— Bien sûr ?

— Oui... Oui... Mais.....

— Mais quoi ?... Parle donc ?

— Ce que tu veux faire est une véritable folie !... Je te conseille d'y renoncer pendant qu'il est encore temps... C'est vraiment trop dangereux !

— Je ne te demande pas ton avis... Est-ce que tu as pu t'entendre avec les hommes de garde ?

— Oui.....

— Tu as la clef de la cellule ?

— Pas encore, mais on nous la donnera quand nous arriverons là-bas.....

— Bien.....

— Mais malgré tout cela, il ne faut pas t'imaginer que tu vas réussir dans ton entreprise.....

— Et pourquoi pas ?....

— Parce qu'on vous rattrapera avant que vous ayez pu passer la frontière.....

— Ceci ne te regarde pas..... C'est mon affaire.....

Le colonel se pencha vers Amy Nabot et lui adressa un coup d'œil suppliant en murmurant :

— Je t'en conjure, Amy, renonce à cette folie.....

C'est une chose qui doit forcément mal tourner.....

La jeune femme le regarda avec un air méprisant et s'exclama :